

Christian Guay-Poliquin



merci  
à tous ces voyageurs  
qui partagent la marche  
la grande marche  
tressant un bout de leur chemin  
avec le mien  
et merci au filon de lumière  
de ton aide si précieuse  
catherine

*et il y a* de Christian Guay-Poliquin est le cinquante-neuvième recueil de textes publié dans la collection *Prise 1*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Christian Guay-Poliquin et le CANIF,  
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2004.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2004

Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

Infographie : Direction adjointe aux Communications, CVM (17072)

Impression : Centre de reprographie, CVM

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 1X6

Sérigraphie de couverture : Jean-Noël Poliquin (1961)

Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost



*à celle et tous ceux là*

*« Toutt est dans toutt. »*  
Tout le monde

*« Je ne suis pas un homme de lettres,  
je suis un homme. »*  
Réjean Ducharme



parce qu'il y a tout ce qu'il y a. et parce qu'il y a plus encore. œil qui voit. tympan qui vibre.

parce qu'il y a mystères et merveilles. existence de l'existence.

parce qu'il y a conscience. homme sachant qu'il ne sait pas.

parce qu'il y a le rêve. créer. fiction fondamentale *tirée du néant*. comme si, même dans le il n'y a pas, il y avait tant encore.

parce qu'il y a que nous sommes. parce qu'il y a le cri. parce qu'il y a l'univers. *et parce que*.

parce que peu importe ces mots, il y avait, il y aura.

et il y a

je suis assis dans un train qui traverse qui déchire qui fend la nuit comme un rêve à toute allure	et brûle tous ces arpents de forêt qui disparaissent derrière le sillon du voyage
je suis assis dans un train où le silence grince où la ferraille tinte où le temps tangue	la nuit défile devant moi le temps ne dit rien et le train le train sans cesse enfile des arbres cachés dans la fenêtre-miroir des paysages à l'heure
dehors c'est la nuit c'est le jour et il y a longtemps que je ne sais plus quand	et je fume ma cigarette et ma cigarette me fume et tout se passe très tranquillement très clairement sous mes yeux
devant dans la fenêtre miroir	dans la cabine du train il y a les murs il y a la fenêtre il y a moi il y a un homme
je ne me souviens plus des deux points entre lesquels ce train trace un trait	
la distance se consume	

un vieil homme  
casquette  
barbe blanche  
joues creuses  
et yeux bleus  
profonds comme  
un espace  
inexpliqué

il et je les  
yeux  
rivés sur  
ces paysages  
qui filent  
ces paysages  
qui passent  
ces paysages  
qui fuient  
sur ces paysages  
qui s'usent

puis encore  
encore le  
jour et la  
nuit et le  
jour et la  
nuit  
se suivent  
dessinant  
une fois de plus  
la silhouette de l'aube  
sur celle du  
crépuscule

d'un coup le  
vieil homme  
me fixe  
de ses yeux  
si bleus que noirs  
et il s'approche faisant  
quelques pas

dans mes pupilles  
en me disant tout  
bas  
*« l'esprit n'est  
là que par  
enchantement »*

le chuintement du  
train  
chuchote la  
pluie  
se cogne le nez  
contre la vitre  
et saigne  
gris sur le paysage  
je  
regarde l'homme  
et ses yeux sous de longs  
cils  
cachent plusieurs vols de  
nuit

puis il se penche vers  
moi en s'appuyant sur ses  
genoux  
et me murmure  
à l'oreille  
comme l'on garde un  
secret d'une panique  
générale :  
*« ce train ne fait  
qu'aller »*

je reste là  
sans trop  
savoir  
les yeux sur le  
plancher  
puis je  
lève le regard  
et le vieux

derechef par le hublot regarde se découdre la toile du soir	vitesse folle course échevelée le train accélère et accélère comme une balle perdue dans la brèche dans la faille d'une équation éclatée
puis le train suit son arc siffle dans la nuit halète pantelant l'ailleurs qu'il poursuit dans un cri tranchant l'heure comme l'oiseau fendant l'air	puis le métal se froisse se défroisse et sous le train les rails zigzaguent et s'ouvrent dans l'impossible vecteur de ce voyage quittant le sol
le train fonce la tôle frémit l'infini clapote aux fenêtres puis le plancher tremble et le train défonce l'espace d'une seconde le mur du temps avec une telle vitesse qu'un quelque part semble imminent	le vieux me souffle quelques mots que ne je ne peux saisir et il voit mon regard se perdre inquiet dans le vacarme du déraillement
<i>« ..... le ..... tête... n'est pas.... le casse... mais..... beaucoup plus... »</i>	alors il me fait signe des yeux <i>« sortons d'ici »</i> on se lève il ouvre la porte je traverse et

comme ça  
accalmie soudaine  
nous sommes  
debout en pleine  
forêt à l'ombre  
d'arbres géants  
qui dansent  
du bout des doigts  
le chant d'un  
silence foliacé  
alors qu'au loin  
s'éloigne  
le hennissement d'un  
train  
en démente cavale  
  
j'ai des fougères  
comme de l'eau  
jusqu'aux genoux  
et le regard du  
vieux  
est toujours là  
profond comme la  
nuit dans la forêt des  
abîmes  
  
puis soudain  
comme une lueur  
sortant du puits de ses  
yeux  
il me tend ses  
mains  
comme si elles  
contenaient

quelque chose de  
précieux  
  
puis sa voix  
s'élève douce mais  
ses paroles résonnent  
longtemps dans la  
haute futaie :  
*« Chaque casse-tête est la  
pièce d'un casse-tête plus  
grand. »*  
  
je tends  
à mon tour  
mes mains  
ouvertes comme  
les yeux d'un enfant  
ouvertes comme  
l'on s'ouvre  
aux grands secrets du  
monde  
puis nos mains se  
joignent  
et lorsqu'il délie ses  
doigts  
rien  
ne  
tombe  
  
paumes vides  
je lève la tête pour  
rencontrer son regard  
alors qu'il me pointe  
des yeux un imprécis

quelque part  
je tourne la tête et fais  
quelques pas dans  
cette direction  
ne sachant trop  
ne sachant pas  
du tout  
avançant encore  
je me retourne vers  
le vieux mais il a  
disparu

ciel et mer  
plein soleil  
deux fois  
seul et océan  
je tente un pas  
puis un autre  
je suis toujours là  
au beau milieu des  
flots  
mais que deux pieds  
d'eau partout

je fais demi-tour  
une fois de plus  
et la forêt n'est plus la  
forêt  
en l'instant d'un  
sursaut  
le décor a  
chaviré  
et je suis seul  
debout  
en pleine mer  
en mer pleine  
en plein océan  
en plein bleu de  
bleu  
cerné par des arbres  
devenus horizon  
je suis debout  
et j'ai de l'eau  
comme des  
fougères  
jusqu'aux genoux

un pas puis un  
autre  
je marche  
l'océan  
à moins que je  
ne marche  
que sur le mince fil  
de mon chemin  
suspendu entre deux  
eaux  
entre deux  
pas  
entre deux  
abîmes

malgré tout je  
chemine  
vers un quelque  
horizon  
et soudain je sens mes  
mains lourdes  
jusqu'à caresser

les eaux  
je les ramène  
en ramant très fort  
à la hauteur de mon  
visage  
pour voir dans mes  
paumes  
comme des œufs de merles  
dans un nid  
le bleu débordant  
de tant pièces de  
casse-tête

comme écloses  
d'une quelque  
autre histoire  
des pièces de  
casse-tête  
inondent mes  
mains jointes  
puis tombent  
à l'eau  
comme une pluie  
de météores  
j'observe la scène  
et ne referme mes mains  
qu'au dernier moment  
sur l'ultime morceau de mystère  
jonglant avec  
mes doigts  
  
les autres morceaux  
dérivent  
jusqu'à se perdre

jusqu'à me perdre  
sur l'onde de l'onde  
tandis qu'en moi  
l'écho de quelques vagues  
bouillons  
me dit d'un coup de  
vent  
pénétrant comme le  
regard  
du vieux :  
« *voici ce qu'il reste* »

inlassablement  
je marche les  
hauts fonds  
laissant dans les eaux  
la trace diluée  
la trace engloutie  
de mon passage  
vers un rivage  
que je devine  
sachant très bien que  
non

dans le creux de ma  
main  
un je ne sais pas  
fragment  
insoluble  
me fait continuer  
la marche  
comme si en ces espaces  
il y avait quelque chose  
quelque part

<p> sur les eaux comme dans  un désert  la marche est longue  et déjà le début  du pourquoi  s'efface  je marche  clapotis  clapotis  portant dans ma  main  le cœur  battant  de ce qu'il reste </p> <p> puis au moment  où dans mes yeux  la toile d'une  rive vague  mais rive quand  même  se dessine  ma main  tremble  ma main  brûle  ma main  s'échoue  dans la douleur </p>	<p> puis s'ouvre  éventrée de l'intérieur  et le morceau  et le dernier morceau de  moi  tombe dans l'eau  et s'enfonce dans  l'encre noire  des profondeurs  jusque dans l'abysse  impossible  de mon naufrage  en hauts fonds </p> <p> alors que plongeant  dans le vertige  la pièce de casse-tête  me renvoie ses derniers  éclats  de lumière  et je n'ose plus  ni faire un pas encore  ni rester en place  ni lever les  yeux  de ce gouffre  si en dessous de  moi  qu'en dedans </p>
--	---

parce qu'il y a le soleil.

parce que qu'il y a, en tous ces regards qui ne cherchent qu'à voir la moitié blanche de l'univers, l'infinie mise en abyme de leurs âmes nourrissant le soleil du feu de leurs propres yeux. soleils. sources de la source.

parce qu'il y a le mouvement. infini. inconcevable. respiration multidirectionnelle de l'espace. pendant qu'entre soleil et terre tout tourne jusqu'à perte de vue.

parce qu'il y a ce désir de comprendre. sans œillères. sans dérailler. comprendre comme l'on voit. chaque chose en chaque chose. vivre consciemment l'univers. l'incarnant comme on peut. sans trop s'y perdre.

il ouvre les yeux comme si une porte avait claqué. se redresse dans le lit. se recouche. il ouvre les yeux sur le nuage perdu des images de sa nuit. un océan. un océan s'efface dans l'ondoiement de la lueur du jour. ses pupilles se dilatent, la vapeur d'un monde s'y engouffre, nimbant les formes du songe de la poussière de leur propre sublimation. au bout de ses doigts; un morceau de casse-tête. morceau de rêve disparaissant, sous le fracas d'une onde, dans un bleu si bleu que noir, dans le précipice de l'oubli. l'homme se tourne dans ses draps. les derniers vents, les dernières couleurs secrètes de la nuit effleurent le noyau de sa conscience, tourbillonnent, puis s'en vont. son cœur bat. les secondes s'étirent. il tourne la tête; le réveil n'indique aucune heure. ce matin comme hier soir; demain est déjà derrière, ce matin comme hier soir; lumières allumées, lumières éteintes, un voile devant le voir. le réveil n'indique aucune heure. rien. de nouveau dans l'espace d'une mince ligne séparant deux mondes; tout se brouille. tout ce brouillard comme le plus sombre des gouffres intérieurs. ce matin comme hier soir; nuits et jours sont confondus en un seul trait de temps. il ne sait plus où commence et où finit le rêve. il ne sait plus s'il ouvre ou s'il ferme les yeux. écarter les rideaux. il se retourne dans ses draps. il s'accroche au-dessus de l'abîme des couleurs de sa nuit, au-dessus de la forêt de ses profondeurs. somnambule, il se lève. la lumière comme un appel. un chant. elle déborde de chaque côté du tissu et inonde tranquillement la pièce. il ouvre les rideaux et à travers la fenêtre de sa chambre jusqu'aux fenêtres de ses pupilles le jour crache son premier rayon et remorque le navire dérivant de sa conscience jusqu'au quai d'un autre monde.

et il y a  
que nous sommes tous  
à vivre dans l'abstrait  
tirillés par quelques  
néants  
à tirer les ficelles du  
rêve  
pour découdre la toile des  
jours  
à jongler avec des formes  
ouvertes  
pour repousser les  
murs  
et briser les  
fenêtres

nous sommes tous  
à vivre dans l'abstrait  
debout dans le cadre de porte  
à regarder d'un côté les arbres  
possibles  
et de l'autre les soleils  
impossibles  
à vouloir infiniment  
marcher le jeu de lumière des distances  
d'une forêt  
où l'on n'est jamais seul à se  
perdre

nous sommes tous  
à vivre dans l'abstrait  
où rien n'est noir sans être  
bleu  
où ce que nous sommes s'  
efface  
et ce que nous ne sommes pas  
aussi  
présence autre marchant à nos  
cotés  
si près de nous  
que dans chacun de nos pas  
jusqu'au cœur même de la  
forêt des  
abîmes

petit matin. silence. hors des couvertures le froid est mordant. attendre. matin. mer. ciel. alors qu'il attache sa barque aux pontons, comme à la frontière de deux mondes, tout est bercé d'un léger mouvement. soleil. le soleil entre dans la pièce, la brume de la nuit se dissipe, les contours se définissent et comme l'aiguille d'un horizon dans un paysage, l'aube se fraie un chemin dans les veines de l'homme. il se frotte les yeux. reste là, le regard rivé sur le givre de la fenêtre, embrasé du feu de l'aube. rien ne bouge. tout semble à la fois d'une légèreté et d'un poids inexorables. l'étouffement quotidien du réveil. le silence. le silence pèse. l'homme respire à tâtons. dans le clapotis du rêve qui se noie, l'homme cherche des points d'appui. comme si le plancher basculait, comme si le décor chavirait: il cherche. il cherche en pleine mer, onirique mer pleine, parmi les débris flottants d'un quelque voyage, un peut-être morceau de casse-tête remonté des profondeurs. comme si le haut fond d'un océan cédait soudain pour faire place à l'abysse, il cherche, il cherche à s'accrocher à des bouées qui n'existent pas. sortir des eaux troubles. tranquillement, il s'extirpe des limbes du désordre et retourne derrière ses yeux comme si finalement il s'agrippait à une planche dérivant sur les flots, fragments épars du naufrage de l'éveil. la nuit s'éloigne comme tombant derrière le point de fuite. en lui; le casse-tête inachevé se défaisant dans sa chute. récifs accores. les ramifications de l'oreiller imprimées sur son visage. il regarde autour, 1+1 ne font plus ni 1 ni 3, 1+1, échoué sur les rives de la raison, 1+1 font 2. l'activité cérébrale reprend en lui comme les engrenages d'une vieille machine lourde et usée par une soif trop grande. puis le tableau du rêve s'efface complètement, lavé par la marée du jour. café.

et il y a  
 que nous sommes tous  
 à chercher  
 en nous comme dans une  
 tempête  
 de rêves noirs bleus  
 en nous où souffle le vent du  
 nord  
 on cherche tous  
 dans la forêt des abîmes  
 l'inaccessible étoile  
 source des vents du  
 vent du nord  
 marcher avec dans la face le  
 vent de  
 l'évidence d'un big bang  
 en chaque  
 pas  
 vent du nord  
 frette et dru  
 dans le blanc des yeux  
 dans le noir-bleu des pupilles  
 comme un chemin à suivre  
 ainsi chute libre  
 à longer les  
 rivières  
 de la forêt des abîmes  
 vers un quelque part  
 qu'on ne sait pas  
 qu'on ignore  
 comme aveuglante  
 lumière du nord nord  
 de l'étoile polaire  
 entre en l'œil  
 comme le vent du nord  
 nous rabat les images du  
 rêve en plein visage  
 quête de la quête  
 où d'instinct de tempête  
 nous savons déjà que le  
 jour de l'accalmie  
 nous n'aurons plus rien

café à la main, il marche d'un pas lent. traverse et retraverse son appartement. d'une rive à l'autre de ce monde clos, à chaque pas, ses pieds s'enfoncent dans le prélat comme dans une neige boueuse. son logement est plongé dans un épais silence. silence opaque. choses, objets, et meubles semblent rivetés les uns aux autres. immuables dans leur inexpression. sans dire un mot quelques plantes éparses font semblant de pousser. la vaisselle sale gît comme une carcasse de voiture incendiée. et pas à pas l'homme s'enlise dans un couloir qui s'étire sans cesse jusqu'à sembler long d'un mille marin. cor-rri-dor. il avale sa salive: poignée de clou. la peau anémique des murs humides laisse transpar tre la tête de quelques vis. un pied devant l'autre. dans la tempête de neige où chacun des cristaux pèse de son poids de cristaux comme un mystère insoluble, absolu, indélébile. le plancher est incliné. les portes ne ferment pas tout à fait. rien ne bouge, rien ne dit mot, rien n'indique l'heure. panne d'électricité. tout est immobile, vissé sur le socle de sa propre présence. l'homme n'avance plus; il regarde. il regarde les saisons d'un instant: chacune d'entre elles comme un diff rent versant de l'hiver, alors que devant lui, en gros flocons, la poussit re n'en finit plus de retomber.

et il y a  
que nous sommes tous  
à deviner l' invisible  
car  
il y a  
il y a quelque chose  
quelque chose oui  
à trouver  
quelque part  
que cela soit bleu ou  
noir

on cherche ce qui se  
cache  
ou alors on construit des  
murs des murs des murs à n'en plus finir  
pour cacher ce que l'on cherche  
car on ne cherche pas ce que l'on cherche  
on déterre ce que l'on peut  
pour se dé  
prendre les pieds

avec l'âme rejetée d'un fantôme venu d'ailleurs, l'homme rôde entre les murs de son logement. murs tranchants comme de l'ardoise. des murs comme des crans brisant les vagues, tandis que le va-et-vient du regard de l'homme se disloque au pied d'un grand cap. échouée sur la plage de galets de la cuisine gît la dépouille d'un vieux navire: table. l'homme s'en approche, tire une chaise, s'y assoit. devant lui la marée d'encre, la marée noire, des journaux de la semaine. il tourne quelques pages, çà et là. ses doigts s'entachent de noir. noir, comme s'il avait les mains couvertes de la suie d'un grand brasier. toutefois au centre des cendres: un bocal. un île d'eau. un oasis. un exil. un récif. une prison. poisson rouge. océan de grandes pages noires, comme des ailes disloquées d'oiseaux de mer noyés dans le pétrole des temps modernes.

la lente rumeur de la mort secoue les berges en les prenant à la gorge. dérivant et se heurtant aux récifs dans le cliquetis des flots, tant et tant de pièces de casse-tête. des mots. des mots, des mots grim pant de leur course folle les uns sur les autres jusqu'à s'effondrer sur eux-mêmes dans leur propre désastre naturel. marée noire.



des mots comme des murs, dans l'excuse vaine de définir l'espace. l'homme plisse les papiers. approche certaines feuilles de son visage, les secoue dans l'espoir que certains mots en tombent, puis les froisse bruyamment. que des mots lobotomisés, dépecés de l'intérieur, des mots qui avancent en rang, les yeux au sol, sciant l'espace en deux, comme des pétroliers fusils à l'épaule. des mots vides comme des douilles. l'homme a beau tourner et retourner les feuilles de journaux, aucun de ces symboles ne lui répond plus. mots-labyrinthe. mots humains. des mots comme des ailes amputées de leurs oiseaux s'éparpillant sans corps.

doucement, comme appuyé par un certain découragement, l'homme laisse tomber les feuilles de journaux qui, dans leur chute libre, épousent les strates de l'air. des mots têtes basses, castrés, excisés, somnolents de désespoir marchent dans le long couloir blanc de l'abattoir. des mots qui ne sont que des chiffres, combien de morts? combien de morts? mots des maux de l'humanité, mots des morts. morts de faim, morts de soif, morts de froid, morts d'idées, quelque part ou ailleurs dans une ruelle déserte de ce monde.

et il y a  
que nous sommes tous  
dans le délire de  
continuer la marche  
de monts en monts  
et de voir vertige  
miroir de l'homme  
paysages et gouffres  
talonnant tous nos pas  
comme l'écho de chaque  
seconde

ivresse de se pencher  
au-dessus des abîmes  
et de voir l'espace de la chute  
comme en chacun  
l'attente latente  
d'un train  
qui peut-être

entre océans et  
forêts  
tous deux abîmes  
d'un paysage

trop profond  
train qui peut-être  
n'est que le  
vacarme  
du temps qui se  
défait  
à coups de dés  
faits de coups

fermer  
le triangle  
mer terrée ciel  
orage  
volcan  
et lame de fond  
triangle de la voile  
pour qu'y souffle le vent  
dans ce qui était pour d'autres  
le drapeau blanc  
de leur  
dé  
ses  
poir

il est assis, soudé sa chaise. ses bras sont étendus sur la table comme s'ils trempaient dans l'eau. un certain cri qui n'est pas tout à fait un cri cristallise l'instant. une présence. une douleur. une solitude. murs de verre et murs de briques. les parois du réel: toujours aussi étanches. horizons de verre, horizons de briques. au centre de la table, se cognant le nez: le poisson rouge dans son bocal. comme un œil borgne. poisson-pupille tournant toujours, toujours tournant. toujours tournant, tournant toujours la même idée dans sa tête. l'homme borné à une certaine noirceur, regarde le poisson indéfiniment heurter les fausses limites d'un monde. chaque assaut que porte le poisson à sa prison vitrée élance en la tête de l'homme, comme si l'on frappait de l'intérieur. enfants aux questions sans réponses, ils se regardent, emmurés d'un espace défini. les yeux dans les yeux. chacun à travers les barreaux de son propre regard à vouloir repousser les murs, à vouloir retourner à la mer. silence. tranquillement le poisson se laisse gagner par l'immobilité de sa propre impuissance et sans combattre d'aucune façon se laisse reverser et couler vers le fond. c'est alors que, dans la tête de l'homme s'agite quelque chose. tourbillon. puis comme pris d'un désespoir fou, cela vire et vire, passant derrière ses yeux à la vitesse d'une couleur étourdie. puis avec comme seul espoir de se perdre dans l'océan intérieur, ses eaux se noient dans leur propre tempête. et l'homme tremble soudainement sous les crocs du froid. n'osant plus ni ouvrir grand, ni fermer les yeux l'homme ne sait plus où regarder. il saisit nerveusement sa tasse et d'un coup, boit son café froid.

et il y a  
que nous sommes tous  
à marcher  
dans la tempête  
en suivant une quelconque  
trace

effacée

et tout est noir  
et tout est bleu  
blizzard menant jusqu'au  
cœur même  
de la forêt des abîmes  
où tout arbre des mystères  
incarne le souffle du vent du  
nord  
vent quelque  
abîme brûlant  
de l'espoir

haut de la carte  
étoile du NORD  
dépassés par la rose des vents  
des fragments de lumière  
dans l'affluent de l'œil  
comme tant de regards dans  
l'univers

forêt des abîmes  
au nord nord de soi  
dans les vents  
sempiternels  
des songes abîmés

remonter la rivière  
aorte du gouffre  
vers la racine  
du rêve-forêt  
où l'on marche  
où l'on marchera toujours  
seul et avec d'autres  
à chercher quelques  
élan déracinés du vent du  
nord

la main sur la table comme une roche pesante s'enfonce dans les eaux noires. les journaux se froissent, parcourus de l'onde de choc. il serre les poings. ses doigts craquent jusqu'à lui faire mal. il ne sait plus que faire. son cœur bat de plus en plus vite. il s'essouffle. panique. comme s'il était trop tard. trop tard pour déplumer le réel et enfin voir la couleur de sa peau. peau d'oiseau. oiseau mort. pour tirer les plumes une à une, pour récupérer les morceaux d'un cerf-volant en loques, pour repêcher les mots. repêcher les mots, les frapper à la tête et au cœur pour ensuite les égorger. les égorger: les libérer de leur carcan de non-sens. mots libres comme atomes libres en plein vent, mots libres pour que les choses, en un simple éclair de regard, se disent d'elles-mêmes.

l'homme étire le bras, ouvre un tiroir et saisit une paire de ciseaux. puis comme un rêve déchire en lambeaux le tissu de la nuit il prend une feuille de journal et l'entaille d'un trait. en empoigne une autre et la fragmente rapidement en petites pièces. des phrases et des mots tombent épars sur la table, tranchants et nus comme des images insondables.

des formes nouvelles se sculptent le long des berges par le remous et le branle-bas incessant des vagues d'encre. l'homme regarde les phrases creusées à même les galets de la grève. il regarde l'océan, regarde à l'intérieur de ses mains, regarde la plage d'ardoise, regarde l'océan, regarde le ciel, regarde le soleil puis, à la frontière de lui-même se regarde regarder et frissonne de sa petitesse.

et il y a  
 que nous sommes tous  
 dans un espace  
 où peut-être une

se déchera de l' issue quelque  
 comme si tous les obscurité  
 qui lisent le monde mots  
 pouvaient  
 d'un élan venu du nord  
 peut-être

se mouvoir et se mettre en place d'eux-mêmes  
 dans un ordre infiniment nouveau  
 inconcevable pour l' esprit  
 mais si clair pour l' œil  
 pour qu' enfin se dessine  
 ce dont l' homme  
 ne fait que l' esquisse  
 tentant en vain de sonder  
 le paysage dans lequel il se cherche  
 à la lueur d'une allumette

vivre la poésie en usine Psychoses

en quatre temps

interrogent

l'effet de serre

d'un silence

sans états d'âme

In grand oubli

protège

Le

guillotine

vicar de Dieu

embouteille

Les médias assassins

ou l'aliénation du monde  
par des images

espèrent un signe de

JESUS CHRIST

TROP

Des armes de verre

éclatent

dans le brouillard

Violences gratuites

Comme

le

sacrifice

SUR

la mer d'huile

d'un

Exil

colombes

En attendant

# L'ultime conte de fées

Chacun cherche de nouveaux mots sources  
A la recherche

d'une nouvelle fenêtre sur le monde  
pour découvrir l'inépuisable

Le printemps perdu  
verra le jour

Vacances d'un examen  
dérangeant de conscience  
avenir

ABSTRAIT pour le grand bateau de l'essence de la question

Le meilleur d'opportunités  
L'heure de vérité  
dans sa forêt

La vie en bleu? Vraiment?

et il y a  
que nous sommes tous  
des mots  
des flèches décochées  
trop fébriles pour le  
silence  
mais qui dans leurs élans  
convergent  
vers un autre  
mot  
un seul  
qu'on ne sait prononcer  
absolue clé de toutes les  
portes  
du langage

mot  
unique  
abîme de la forêt des abîmes  
et loin de toute majuscule  
mot-porte  
d'un infini indéniable  
caché en lui  
au centre de son silence

silence. il est là, assis à table. les yeux dans le vide, le vide dans les yeux. soudain, ses oreilles sillent. un train au loin. si loin qu'il ne sait pas s'il part ou s'il vient. le réel comme un chemin de fer traversant une forêt vierge. une entaille dans l'espace, une frange dans le drapeau blanc. drapeau blanc. drapeau blanc. hisser le drapeau blanc, attendre, puis tout recommencer. hisser le drapeau blanc. mais tout cela sonne creux. inconcevable échec de la civilisation. d'un coup l'homme plisse les yeux pour les écarter subitement. faire place. faire place aux formes nouvelles.

le drapeau blanc n'est pas le drapeau blanc mais bien la voile d'un grand navire. ouvrant les bras, comme la voile se gonflant d'un vent soudain, il inspire par l'entrebaillement de ses yeux. puis joignant les bras, il trace dans l'espace l'arc d'une tempête. il balaie d'un grand coup la surface de la table. l'espace s'ouvre pour devenir un espace éclaté. ciseaux, vaisselle, journaux, coupures et bocal dans leur chute libre figent un instant puis tombent sur le plancher dans un fracas de ferraille et de verre. comme si les journaux, se fracturant en éclats, n'étaient que d'opaques fenêtres. silence. espace éclaté. espace libre. table rase. big bang dans un petit quatre et demi. big bang comme un vecteur supplémentaire dans la myriade d'espaces fléchés de l'univers. sur le sol agonise le poisson rouge en quelques spasmes vains et désespérés. l'homme le regarde. suffoque avec lui. recule sa chaise. se penche, le ramasse. la bouche ouverte comme pour crier. le tranchant des ciseaux sous la gorge du poisson. ultime liberté. quelques gouttes de sang sur ses doigts et sur les journaux en tessons. table rase.

et l'homme est là. assis comme un œil ouvert où convergent les médianes de l'espace. rien ne bouge. comme si la poussière cessait finalement de tomber. comme si la tempête, le blizzard s'ouvraient un instant, pour que le regard, infini, se projette dans l'inconnu. l'homme est là. table rase. que les vérités sortent. l'homme est là, cartes sur table avec le silence.

et il y a  
que nous sommes tous  
dans notre propre distance  
à chercher  
dans l'abîme le plus profond  
à la pelle  
à la bêche  
à la pioche  
à mains nues  
à creuser un certain mystère  
en se serrant les dents  
en serrant les fesses  
en serrant très fort  
pour s'assurer qu'il est bien mystère  
on cherche  
et on cherche  
en ouvrant les yeux  
en ouvrant les bras  
en ouvrant très fort  
on cherche  
à é  
é pu  
à é pu  
pur  
épur  
à épur  
rer  
purer  
épurer  
à épurer l'acte de vivre

tranquillement, tout se dévoile. des traits plus clairs se tirent. le fond des choses se dessine. ses pensées retombent comme des feuilles mortes, comme une poussière fine. il respire. il respire l'espace. il attend sans rien attendre. il n'attend pas. il est là et le temps passe. il ne rêve pas. il voit. au loin, en lui, un point noir. noir lumière. un point bleu. un point blanc.

d'un geste instinctif, lucidité venue d'ailleurs, il tourne la tête: fenêtre. elle lui répond d'un faisceau de blanc, d'un chatolement de lumière. il y a le dehors. mais il y a une cloison. quelque chose endiguant l'espace. mais le dehors est là, de ses arbres nus. arbres qui se courbent et dansent avec le vent. le vent siffle, le vent souffle, relevant la neige comme voulant l'empêcher d'atteindre le sol. vent du nord. à travers les branches, brouillé par la poudrière, un espace semble possible. à travers les branches apparaît la profondeur d'un paysage urbain dans les beaux draps de l'hiver. hiver noir monoxyde de carbone. par bourrasques gueulardes la vue se voile et au loin rien ne se voit et plus loin encore rien ne se laisse voir. entre les élans du blizzard, comme une vague se retire pour en appeler une autre, une façade de béton mord le paysage. béton armé jusqu'aux dents. mais plus loin encore, s'en venant à une vitesse imprécise, un point noir, noir lumière, un point bleu, un point blanc.

et il y a  
que nous sommes tous  
les yeux tellement rivés sur l'horizon  
qu'accrochés au lointain par chacun  
de nos pas  
et comme le soleil  
suit sa course dans le ciel  
en nous: ce besoin fou de courir  
plus loin que soi

soif d'une liberté impossible  
jusqu'à redevenir les atomes libres  
d'une quelque débâcle  
rugissant la furie d'une volonté impondérable  
d'aller se fondre dans infinie la mer

en nous  
sommes tous  
océan  
sommes tous  
tempête

l'homme, hypnotisé par l'éclat du dehors, ferme les yeux  
un instant. *bong!*  
quelque chose vient de heurter quelque chose. il ouvre  
les yeux: noir. tout est sombre dans le logement. l'illu-  
sion de la clarté révélée par quelque chose qui s'est  
cogné contre le faux espace de la fenêtre. fenêtre noire.  
fenêtre opaque. jour de nuit. nuit sans songe. prison  
de verre où le jour n'entre pas et où la nuit tourne et  
tourne comme un poisson rouge pris de la folie écras-  
sante des ornières du réel. l'homme ne sait plus. il fixe  
la fenêtre comme un mur, comme un soleil noir. serre  
les poings. serre les poings comme si l'ombre, l'om-  
bre venait de plus profond encore. totale immobilité.  
puis l'homme, aveuglément coincé entre deux noir-  
ceurs, est pris en serre par l'étau du temps.

ET IL Y A PAR UN MAL  
 QUE NOUS DE DENTS P O I N T U E S ' E F F O N D R E  
 S O M M E S P A R U N E R A G E Q U E D E D A N S E T S ' E T T O U F F E  
 T O U S D E D E N T S Q U E D E R R I È R E S O U S L E P O I D S  
 A S S O M M É S T E L L E M E N T L E S Y E U X D E L ' É L A N  
 C O M M E U N E F O U D E S E S  
 E T L E S R Ê V E S I N A C H E V É S S E D É B A T T E N T C R A M P E M O R D R Ê V E S  
 U N P E U E N R E M U A N T L A V O I X P U I S E T É L A N C E C O M I N A C H E V É S  
 S ' A C H È V E N T E U X - M Ê M E S E N P L O N G E A N T M E U N C Œ U R  
 L A C O R D E A U C O U D A N S U N G O U F F R E R A G E D E  
 Q U E L Q U E D E L A F O R Ê T D E N T S J U S Q U ' À M O R D R E L E  
 D E S A B Î M E S V E N T D U N O R D D E N E P A S A V O I R S O U F F L É A S S E Z  
 F O R T D A N S L E S Y E U X D E S H O M M E S P O U R Q U ' I L S  
 S O U V R E N T E T V E R S E N T Q U E L Q U E S L A R M E S V É R I T A B L E S  
 R A G E D E D E N T S C A L I S S E J U S Q U ' À M O R D R E L A F O L I E  
 D E L A C O U R S E C R I S S P O U S S A N T L E N A V I R E À V O G U E R  
 E N C O R E T A B A R N A K M A L G R É E N V E R S E T C O N T R E T O U T  
 L E P O I N G D A N S L E S A I R S  
 C O M M E U N M A T D A N S L E V E N T

et il y a  
que nous sommes tous  
parfois à suffoquer  
sur des pages blanches  
où créer ne suffit plus

des fois où  
nous sommes  
pris en serres par les ombres  
emprisonnées en nous-même  
des fois où  
l'on se perd trop loin  
pour disparaître dans une lumière  
effondrée

des fois où  
au beau milieu  
de l'embâcle  
de notre cœur noué  
sous le silence  
des eaux refoulées  
l'étau des faits  
nous coince  
jusqu'à ce que  
nous ne soyons plus

cristallisé dans l'ombre, l'homme ne bouge pas. il s'enlise dans une noirceur qui n'est pas celle de la nuit. noir jusque derrière les yeux, comme un grand feu qui se meurt et s'éteint. silence. silence jusqu'à ce que brusquement il renverse la table, se redresse et prenne la chaise sur laquelle il était assis comme s'il empoignait d'un coup toute sa rage et la lance violemment vers la fenêtre obscure. la vitre éclate comme une poignée de sable au vent. petites billes, petits cristaux de verre, comme le rivage d'un océan où l'espace s'ouvre enfin, où l'espace éclate, respirant l'infini. lumière. lumière. lumière. comme pour une première fois, le contact cru du monde comme un bain d'eau froide. il avance pas à pas vers la fenêtre. coi. fébrile. il se tient devant l'ouverture comme devant la brèche d'un rêve, comme devant la fenêtre de la pièce manquante d'un grand casse-tête.

et il y a  
que nous sommes tous  
le nœud coulant  
de la corde raide  
à vouloir rompre  
rompre à un tel point  
qu'il ne faut plus rompre  
rompre jusqu'à tellement  
qu'il faut renouer  
défaire les nœuds trop serrés  
et relier d'une grande boucle  
les deux côtés de l'abîme  
comme tant de pièces de casse-tête  
qui nous ont glissé des doigts  
rompre pour que les  
rêves s'achèvent  
en  
paix  
dans les eaux  
libérées de la  
débâcle

par terre, sous les éclats de verre remue un oiseau.  
assommé. assommé par l'illusion miroir d'une  
fenêtre, d'un espace. l'homme se penche. le prend.  
oiseau noir moiré de bleu. d'un bleu si intense que  
presque bleu moiré de noir. l'homme hésite. ouvrir  
ou resserrer l'étau de ses mains. mais l'oiseau  
bouge. remue le cou. étend ses ailes. et d'un bond  
dans le vide, l'oiseau reprend son envol, puis dis-  
paraît comme il est apparu. un point blanc. un point  
bleu. noir lumière. un point noir. oiseau-soleil.

et il y a  
que nous sommes tous  
le cœur de l'homme  
comme le cœur d'une  
une fois mise à nu  
au contact de l'air cru  
si vite oxydé et terni

pomme

cœur de l'homme  
ainsi jeté quelque part  
objet dérisoire  
se terrant dans le sol de l'  
jusqu'à ce qu'il redevienne

arbre

oubli

arbre poussant  
dans une forêt de  
peut-être  
arbre puisant le  
secret  
des abîmes  
pour l'extraire  
d'un élan foliacé  
comme un printemps  
fait place  
à tout ce qui s'est tu  
sous les hivers

accumulés

cœur de l'homme  
en débâcle de couleurs  
à la fleur du pommier  
cœur de l'homme  
à fleur de la peau  
de toutes les libertés

à la débâcle des  
consciences  
on ne peut plus  
fermer les  
yeux  
à la débâcle des  
consciences  
il y a un tel  
espace  
que l'on renaît  
une fois de plus

parce que le mot dieu est à l'embouchure de chaque phrase. comme un regard tourné vers le soleil. brûlé d'émerveillement au delta de l'univers.

parce que dieu se dit comme l'on dit poésie. silence. cosmos. amour. il y a dieu dès qu'il y a. mais le Dieu qui est Dieu d'un monde immuable et lourd, façonné à son image, et bien ce monde: Dieu le perd aux mains de dieu le frère.

parce qu'il y a en la vie l'instinct fondamental d'exister. incarner l'univers. s'inscrire. comme sur l'écorce du bouleau infini.

parce qu'il y a l'homme à la démesure de l'homme. liberté.

l'homme retient son souffle. par la fenêtre brisée, le froid entre et l'agrippe avec les épines d'une ronce. espace. il est debout, immobile sur les eaux glacées d'un détroit, d'un pont entre deux mondes. bourrasques de lumière. au loin, un point noir, noir lumière, trace un grand arc dans le ciel, faisant table rase des nuages de l'azur. point bleu s'en venant, plongeant vers l'homme à la vitesse d'un rêve. point blanc les ailes battantes fonçant vers l'ouverture offerte par le cadre de la fenêtre. l'oiseau et entre dans le logement d'un trait accéléré. les cheveux de l'homme tourbillonnent et le vent s'engouffre dans l'appartement jusqu'à faire bomber les murs. oiseau-soleil. oiseau-soleil comme un éclat de feu blanc traversant toutes les pièces de l'appartement. puis revenant du long couloir, l'oiseau arque soudainement le cou, repli de quelques plumes ses longues ailes et, comme si tous les vents l'accompagnaient dans sa course, il fonce s'écraser contre le plafond de la cuisine. mais au moment de l'impact, brèche soudaine sur une dimension inconnue, l'oiseau et le plafond disparaissent dans le tourbillon sourd de la lumière du soleil qui déjà plonge et pénètre avidement dans toutes les pièces et recoins de l'appartement. bleu du ciel. bleu du ciel. bleu du ciel. et déjà de l'herbe pousse sur le plancher, les plantes débordent de leurs pots et envahissent l'espace, les murs s'écroulent doucement, les cadres de portes redeviennent arbres, le lavabo redevient source, les meubles réintègrent le sol ou redeviennent pierres, autour tout s'espace, l'hiver cède subitement, la glace craque, le printemps se gonfle, éclate. au loin les hauts édifices redeviennent falaises, et l'homme au beau milieu de cette histoire voit la nature dévorer toutes lignes droites, et l'homme au beau milieu de cette histoire redevient oiseau.

c  
r  
i  
c  
les  
glaces  
craquent  
les glaces  
se cassent en  
sauts  
soudains les  
silences se cambrent  
et s'arquent jusqu'à  
fendre les glaces  
vibrent les glaces  
tremblent comme les  
muscles d'un homme devant un  
paysage trop grand tout se disloque  
et d'un coup s'amorce l'irréversible  
mouvement de l'aller puis le décor se  
brise chavire et dérive puis l'eau gicle d'entre  
les fissures jusqu'à déborder vers les espaces ouverts  
d'un printemps hélant les couleurs élan mystère élan poésie élan  
vital élan bleu de l'instinct élan de la source retournant à la mer pour  
faire tomber les murs menottant le vent du nord *souffle de notre souffle*  
où plus aucune digue ne contient plus la forêt des abîmes comme une porte cède et  
s'ouvre sur l'espace infini de la lumière projetée par la pupille du rêve de notre propre

**d é b â c l e**